

Mademoiselle Deneuve, une étoile dans un champ de ruines

Rencontre Elle est à la fois divine et humaine, distante et proche, mais surtout généreuse. Catherine Deneuve interprétant son propre rôle dans un film libanais, Mademoiselle Deneuve parmi nous pour deux jours, c'est une belle leçon d'élégance.

Carlo HENOUD

On l'avait quittée en octobre 2008, lors du tournage du film de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige, *Je veux voir*, avec Rabih Mroué, faisant une apparition royale au gala organisé par Skoun au Phœnicia Intercontinental.

On la retrouve un an plus tard, pour la projection de ce même film à la clôture du festival *Les journées cinématographiques de Beyrouth*, et le lendemain pour une conférence de presse et une interview privilégiée. Catherine Deneuve voulait voir, avant de parler.

Elle a vu, et puis elle est venue, comme elle l'avait promis, s'exprimer en toute pudeur sur ce film qui était surtout une aventure humaine à laquelle elle a gracieusement participé. Un documentaire qui flirte avec l'improvisation, où le spectateur se perd entre fiction et réalité, entre Deneuve et l'actrice qui joue son propre rôle. Un « long court-métrage » dans lequel une étoile a bien voulu sortir de son écran pour se plonger dans l'enfer de l'après-guerre libanaise. Un film, enfin, présenté à la Sélection officielle « Un cer-

tain regard » du Festival de Cannes 2008.

Un sujet insolite

Deneuve à Bint-Jbeil complètement démolie, le spectacle peut paraître totalement surréaliste. Inattendu. Au même titre que le sujet du film. Et pourtant... « *Il ne pouvait se faire sans Catherine Deneuve*, précise Khalil Joreige. *Elle a se masque, cette aura que l'on peut filmer de loin et de près, une distance par rapport aux choses avec des émotions contrôlées. L'idée, poursuit le réalisateur, a germé après la guerre de juillet 2006. Nous étions, Joanna et moi, coincés à l'étranger, loin de cette réalité, témoins d'images incroyables. »* Que pouvaient-ils faire en tant que citoyens et en tant qu'artistes ? « *Filmer là où ça devenait difficile de le faire, une femme très belle, une icône mondiale qui a sa propre histoire du cinéma. Une grande actrice qui se retrouve avec quelqu'un, en l'occurrence Rabih Mroué, qui fait, lui, partie de notre histoire.* » Leur rencontre se fera sous forme de voyage, un voyage d'une semaine, « *très insolite et très simple* », à travers le regard des réalisateurs qui les mènera au sud du Liban, au

cœur des destructions. « *Je veux voir* », dit-elle au début du film. « *Mais quand on voit, on pense...* », ajoute-t-elle aujourd'hui. Rabih Mroué

sera le guide de cette guerre sans guerre. « *Il sera celui qui montre, pas celui qui impose.* » Le complice des angoisses, des étonnements, des silen-

ces et des impressions retenues.

Une semaine particulière

« *C'est la première fois que je venais au Liban*, explique Catherine Deneuve, en allumant son inséparable cigarette. *J'avais cette envie depuis longtemps. Ma sœur, Françoise Dorléac, qui voyageait beaucoup, adorait le Liban où elle avait tissé des liens amicaux. On devait faire ça ensemble... J'ai souvent refusé ce genre de propositions*, poursuit-elle. *Celle-ci m'intéressait, d'autant plus que tous les étrangers qui revenaient du Liban parlaient de ce pays magnifique, de personnes charmantes, ouvertes, adorables. C'était pour moi l'occasion de le voir comme je ne l'aurais pu le faire autrement. Travailler avec des gens du pays, créer une certaine intimité, saisir la vérité des choses de plus près. Retenir des images.* » Des images fortes, autrement plus vraies que celles servies au quotidien par une télévision et un cinéma blasés par la folie du monde. « *Le grand choc pour moi, a été d'abord cette route, envahie d'affiches de martyrs, qui nous a menés à ce village dévasté. Sentir la présence des gens, parce qu'il restait*

des choses terribles de la vie quotidienne. Des objets déchiquetés, des chaussures, des rideaux déchirés. D'un seul coup, nous avons eu une vision très directe de ce que subissent ces civils au quotidien. Cette chose abstraite est devenue très concrète. C'est une image qui m'habite et qui ne me quittera pas. » L'icône qui déteste être ainsi qualifiée, enfermée, devient brusquement très proche, accessible. « *C'est un peu normal. Le fait d'avoir participé à des campagnes publicitaires de mode m'a parfois classé dans cette catégorie. Mais je n'ai pas l'impression d'être une légende, j'ai toujours voulu tracer mon chemin en fonction de mes intuitions. Je suis quelqu'un de très vivant, qui a un grand instinct de conservation. Ma vie personnelle a beaucoup d'importance !* »

Après avoir commandé encore un espresso serré décaféiné, venue à bout de deux journées épuisantes, elle avoue : « *Venir ici et tourner ce film est certainement un choix politique. Je voulais tout simplement le faire pour le Liban, pour garder une trace avant la reconstruction. Les souvenirs s'estompent, les images restent.* »

Une image restera, parmi tant d'autres. Celle d'une étoile filante dans Bint-Jbeil.

Suite du bloc-notes de Abdo CHAKHTOURA P. 1

Un cycle sanglant de représailles et de contre-représailles va en découler sur la scène chrétienne.

Résultat : le courant chamounien sera laminé et réduit à sa plus simple – mais vraiment très simple – expression politique, et les Frangie, toujours aussi maronites mais animés d'une haine féroce contre les FL, iront rejoindre le clan des pro-syriens où les avaient précédés d'autres chefs chrétiens de moindre importance.

Puis va survenir le phénomène Aoun et la guerre d'élimination en 1990 que le général va mener dans les régions est contre les Forces libanaises qui lui portaient ombrage et lui reprochaient notamment son alliance avec l'Irak de Saddam Hussein.

Lennemi de mon ennemi étant mon ami, les Marada et les aounistes vont se retrouver dans la même tranchée face aux FL et autres partis maronites qui prônent une guerre politique sans merci contre la Syrie, mais surtout maintenant contre l'Iran. Ainsi, après avoir longtemps boudé l'arabisme, les chrétiens de la majorité deviendront pro-arabes et appuie-

ront les sunnites modérés, et les autres, ceux de Aoun, deviendront les amis des Perses chiites radicaux.

Qui a tort et qui a raison ? C'est à l'histoire de le dire. En attendant, au vu de la situation catastrophique des chrétiens dans le monde arabe, notamment en Irak et en Égypte, et celle des minorités non chiïtes en Iran ; et sans avoir la fibre confessionnelle, ni des sympathies particulières à l'égard des Forces libanaises, des aounistes ou de leurs alliés, c'est un véritable problème de société et de civilisation qui se pose plus que jamais à chaque maronite et à chaque Libanais : vivre pleinement sa liberté de pensée, d'expression et d'action, dans un pays en paix, ou épouser l'idéologie des autres et devenir des militants obtus et des combattants dans des guerres qui ne sont plus les nôtres ?

Faudra-t-il s'abstenir de choisir et rester un sans domicile fixe de la conviction ? Ou, mieux, faudra-t-il que la Vierge de Harissa tourne, encore une fois, sur son socle, comme aux législatives de 1968, pour montrer le bon chemin ?

L'ours des cavernes et l'ours brun ont divergé il y a 1,6 million d'années

L'analyse du génome d'une partie de la cellule de l'ours des cavernes, réalisée par des chercheurs français, montre que cette espèce qui s'est éteinte il y a 15 000 ans et l'ours brun ont divergé il y a

drie (partie cytoplasmique de la cellule), selon un communiqué du commissariat à l'Énergie atomique (CEA) et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). La mitochondrie « contient



Photo: Sami Ayari

Tout est dans le regard



Une grande comédienne française qui accepte gracieusement de tourner un film pour un couple de cinéastes libanais ; cette même Catherine Deneuve emboîtant le pas à Rabih Mroué dans un village dévasté, violé et meurtri. C'est ainsi que commence ce périple au cœur du Sud, à l'allure d'un voyage initiatique et d'une intériorisation au centre de la lentille. Celle d'une caméra. Car, finalement, *Je veux voir* a pour but de nous faire réfléchir sur le rôle du cinéma d'aujourd'hui. Politique, social ou simplement humain ? Une seule réponse : le cinéma est tout ça à la fois et plus.

Le cinéma est témoin. Il est cet œil qui regarde, qui capte et fixe. Et Mademoiselle Deneuve était là pour confirmer « qu'il fixe des images pour l'histoire. Ne pas dire, mais agir », tel était le but de sa venue au Liban. Un témoignage dans l'action.

Tout comme le cinéma ou au cinéma... Whatever !

C'est donc à travers l'œil de cette actrice, symbole d'un cinéma en action et en évolution, que les images s'animent et que le message est véhiculé. La comédienne qui a accompagné les plus grands cinéastes, de Jacques Demy à Lars von Trier, en passant par Truffaut, Téchiné, Bun-

nuel ou Régis Warnier ; celle qui a réfléchi (tel un miroir) l'image de la femme irréaliste, idéalisée ou simplement ordinaire, symbolise dans l'œuvre de Joreige-Hadjithomas ce simple fil(m) séparant le fictif du réel. Deneuve est là pour renvoyer, à travers son regard en clair-obscur tout comme le sourire de cette autre icône appelée Monna Lisa, des images vibrantes et touchantes.

Mais refusant le mot d'icône, signe d'immobilisme et de rigidité, et lui préférant le terme de symbole, Catherine Deneuve avance dans les sentiers du septième art. Elle y creuse de nouveaux sillons tout en demeurant fidèle à l'image de la comédienne qui a fait ses débuts avec Jacques Demy : « Je suis également fidèle en amitié et aux personnes que j'aime. » En quête de projets exaltants, cette femme avoue « n'avoir pas de regrets, mais une curiosité toujours inassouvie » qui l'emmène au-devant d'aventures humaines nouvelles. « Je n'ai pas non plus de nostalgie, mais simplement de la mélancolie en pensant aux personnes qui m'ont quittée. »

La fidélité de Catherine Deneuve évoque une certaine notion d'engagement. Tout comme le cinéma, dont elle est le témoin. Engagé dans la marche de l'histoire.

Voyeur et visionnaire

À l'affiche Entre les déambulations d'une comédienne et les aventures d'une duchesse, le 7e art voyage dans le temps et l'espace, et confirme sa fonction de témoin de l'histoire.

Colette KHALAF

Je veux voir **

de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

Avec Catherine Deneuve et Rabih Mroué.

Comment créer des images nouvelles sur une guerre qui a eu lieu et loin des images clichés et des photos déferlantes et invasives des informations ? C'est l'idée maîtresse de ce docu-fiction dont la trame oscille entre le réel et l'imaginaire. Une star étrangère, en l'occurrence Catherine Deneuve, venue tourner un film, cherche d'abord à voir avant de rentrer dans l'action. C'est Rabih Mroué qui lui servira de guide dans un Sud dévasté. Tous deux vont effectuer un long voyage, mais en temps réel dans le Liban d'après-guerre. Sur fond de musique de « Scrambled Eggs » et de Joseph Ghosn, le road-movie s'étire sur des paysages d'un Liban tantôt vert, tantôt gris, faisant surgir à tout coin de rue des impressions d'un pays.

Alors que Mroué se retrouve lui aussi dans la peau du spectateur, voire de



Catherine Deneuve et Rabih Mroué au milieu des ruines.

(Nadim ASFAH)

l'étranger qui redécouvre, le public devient à son tour voyeur. Ce n'est plus seulement Catherine Deneuve qui veut voir. Comme si celui qui n'a pas vécu directement la guerre ne peut finalement confirmer l'authenticité des

photos des médias. Cette œuvre de soixante-quinze minutes, projetée dans la section « Un certain regard » à Cannes 2008 et à la trame d'apparence simple, pose des questionnements complexes. Le tandem de cinéastes liba-

nais explore encore une fois une des facettes du cinéma et emmène le spectateur dans un voyage à la destination inconnue. Mais exaltante.

**CINÉMACITY,
EMPIRE SOFIL, ESPACE**

Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige : l'impact des images

Présentée en première au Liban, l'œuvre cinématographique de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige « Je veux voir » est un film qui voyage emportant avec lui toutes les images d'une grande aventure vécue avec les acteurs d'abord et le public ensuite. Rencontre avec un duo passionné.

Colette KHALAF

C'est après l'immensité de la catastrophe de 2006 et du flux des photos que servaient les médias que le projet du film *Je veux voir* prend forme pour le couple de cinéastes bloqué à l'extérieur du pays. « En tant que faiseurs d'images, comment pouvions-nous encore recommencer à produire du cinéma-fiction et à quelle distance allait-on encore filmer ? » s'est demandé Joreige. « Nous nous sommes sentis impuissants devant cette guerre dure et dévastatrice. Les mots et les images étaient désormais insuffisants, saturés et incapables d'exprimer la violence et la douleur. On devait aller à la recherche d'autres impressions que seule une icône du cinéma pouvait véhiculer », poursuit Hadjithomas. Le choix s'est donc porté sur Catherine Deneuve, considérée à la juste « distance » de l'événement. Celle-ci a immédiatement accepté de « jouer le jeu » pour les deux cinéastes. « Il fallait être prudent et, par éthique, ne pas instrumentaliser cette grande comédienne qui a bien consenti à nous accompagner dans cette aventure périlleuse », dit Joreige.

Les photos projetées par la télévision étant à la fois insoutenables mais stériles (puisqu'elles ne pouvaient ar-

rêter la guerre), le couple d'artistes s'est donc demandé ce qu'il allait filmer. Derrière l'affirmation *Je veux voir* il y a le besoin urgent d'un autre désir qui se cristallise dans la volonté de filmer. *Je veux voir* se traduit donc par « je veux filmer » et reflète l'importance du rôle des images dans un état de guerre et le libre choix du cinéaste. À quel moment la projection va-t-elle affecter le regard ? Comment le réalisateur va-t-il devenir, l'espace d'un film, accompagnateur pour engager le spectateur dans cette aventure cinématographique et humaine à la fois ?

« Le processus était intéressant, signale Joreige, car il ne s'agissait plus de consommer aveuglément des images, mais de les ingérer grâce aux éléments de fiction qui s'enchevêtraient dans le réel. Catherine Deneuve n'était jamais venue pour le gala, mais cet événement introduit dans le déroulement de l'action va dérouter le spectateur. » L'ambiguïté s'installe dès lors tout au long du film. Y avait-il des mines oui ou non ? Les cameramen ont-ils été sommés d'arrêter le tournage dans certains lieux ? « Il importe peu de connaître la réponse, poursuit Hadjithomas. L'essentiel est que ces images ont réussi à se fixer dans la mémoire à l'aide du processus cinématographique.

Il était inadmissible pour moi, artiste, d'entendre dire un jour que nous étions devenus résistants à l'horreur "vue". Fallait-il vivre l'événement pour le ressentir ? Il fallait donc trouver le moyen de pénétrer à nouveau dans l'émotion du "regardeur".

Une réflexion divertissante

Pour Khalil Joreige et Joanna Hadjithomas, qui sont à leur troisième long-métrage, un film a toujours été considéré comme un laboratoire, un espace où ils inviteraient le public à partager leur expérience. « C'est comme une cuisine, où il se passe toujours quelque chose de spontané et d'accidentel, avoue Hadjithomas. Pour nous, c'est intéressant d'être confrontés à l'inattendu en ne sachant pas si on pourra le maîtriser, notre but n'étant pas d'imposer, mais de proposer une démarche artistique quitte à ce qu'elle soit oui ou non suivie. »

Certes, il y avait d'abord un script (qui n'a pas été donné aux acteurs pour les laisser dans le vague). Il est certain aussi que les repérages ont été effectués avant le tournage (« Il n'était pas question de prendre des risques inutiles ») et par ailleurs important de laisser le spectateur deviner tout seul les ficelles de l'action. « Pour ma



Pour Khalil Joreige et Joanna Hadjithomas : « Un film a toujours été considéré comme un laboratoire. »

(Sophie Khayat)

part, dit Hadjithomas, j'ai une grande foi dans le spectateur et je sais que ses questionnements ne feront qu'enrichir à leur tour notre processus. » Enfin, conclut-elle, faire un film, c'est essayer de

communiquer avec l'autre et le retrouver pour se poser des questions ensemble. Réfléchir n'est pas simplement un acte intellectuel, mais un divertissement plaisant. »